

Pascal Boisson

DIXMUDE

L'action des fusiliers marins en Flandre
(16 octobre - 10 novembre 1914)



Lorient - 2014

Couverture : dessin de Petitjean dans Ducros Emmanuel, *Flamme de Guerre, de l'invasion à la victoire*, recueil de poésies, Paris, Alphonse Lemerre Editeur, 1916.

Pascal Boisson

DIXMUDE

L'action des fusiliers marins en Flandre
(16 octobre - 10 novembre 1914)



Lorient 2014

La victoire française de la Marne -12 septembre 1914- n'est pas décisive. Epuisées, manquant d'artillerie lourde, les troupes françaises ne peuvent exploiter complètement leur victoire et empêcher les Allemands d'arrêter leur repli le long de la ligne de l'Aisne. Mais aucun des deux adversaires ne renonçant encore à remporter une décision rapide, chacun d'entre eux tente alors de déborder l'autre, les Français sur la droite allemande, les Allemands sur la gauche française. La bataille s'étend ainsi vers l'Ouest jusqu'à la mer du Nord : c'est la *course à la mer* que les Allemands ont beaucoup plus justement appelé la *lutte pour les flancs*, dernier épisode de la guerre de mouvements. La lutte se poursuit ainsi jusqu'en Flandre belge où les Allemands parviennent après avoir pris Anvers le 10 octobre. C'est sur 18 kilomètres, de Nieuport à Dixmude, que la 4^e armée du duc Albrecht Herzog von Wurtemberg forte de 40000 hommes va commencer son action. Trois points sont particulièrement visés : Dixmude, Nieuport, et la boucle de Tervaete. Face au duc, 16000 hommes : Belges, Sénégalais, chasseurs à pied français, fusiliers marins.

Une bataille acharnée va alors s'engager sur l'Yser -petit fleuve de 20 mètres de large- du 16 octobre au 10 novembre. L'enjeu numéro un pour les Allemands : la conquête de Dixmude, ville hautement stratégique, notamment parce qu'elle est le centre d'un riche réseau de communications. Sa position en fait l'objectif désigné d'une attaque ayant Calais pour but. Si une ville représente une position stratégique très importante, c'est bien Dixmude. On s'explique ainsi l'obstination mise par les Allemands à tenter de s'en emparer. On en confie la défense à la brigade des fusiliers marins du contre-amiral Pierre Ronarc'h avec ordre de tenir *coûte que coûte* au moins quatre jours, le temps qu'arrivent des renforts. Aucun retranchement préparé. Comme artillerie, des pièces de campagne belges, toujours à court de munitions, incapables de riposter aux écrasantes batteries lourdes que les Allemands vont amener. D'ailleurs ni avions, ni ballons captifs pour régler le tir, et absence complète de tout service de renseignements. Ronarc'h aura un front de 7 kilomètres à garnir avec seulement 6 bataillons, alors que le double serait nécessaire.

Il peut sembler étonnant que des marins soient amenés à combattre sur le front belge tels des soldats d'infanterie. Cette situation s'explique principalement parce qu'au cours des premiers mois de la guerre les pertes de l'armée française sont énormes. C'est l'hécatombe. Il est donc nécessaire d'utiliser tous les soldats disponibles. Or il se trouve que la Marine dispose d'un excédent en hommes qu'elle met à la disposition du ministère de la Guerre : inscrits maritimes, engagés volontaires ou recrues du contingent général. C'est ainsi que 6585 marins originaires majoritairement de Bretagne iront se battre en Belgique, regroupés au sein d'une « *brigade de fortune* » comme l'a écrit Ronarc'h. Paul Petit-Dutaillis, un des médecins de la brigade, note dans ses souvenirs : « *Les hommes de cette brigade étaient de tous âges : il y en avait de moins de 20 ans et de plus de 50 ans. On y trouvait toutes les spécialités, aussi bien des timoniers, des gabiers, des infirmiers, des soutiers, des électriciens, que de véritables fusiliers, et des canonniers sans canon* ». Pour une très grande partie de ces marins le métier des armes leur est inconnu. Pourtant nombreux sont ceux qui, improvisés officiers ou officiers mariniens, rempliront avec courage des rôles auxquels ils n'étaient pas préparés.

LA « BRIGADE DE FORTUNE » (AOÛT 1914)

Paris port d'attache des marins

Dès les premiers jours du conflit, le ministre de la guerre Adolphe Messimy décide de constituer un régiment de marins. Sa mission : maintenir l'ordre dans Paris et sa banlieue. Les effectifs sont apportés par les dépôts des équipages de la flotte de Brest (quatre compagnies), Cherbourg (une), Lorient (quatre) et Rochefort (une). Les compagnies de Cherbourg et Rochefort forment le premier bataillon, celles de Brest, le deuxième, celles de Lorient, le troisième. Brest est le premier détachement à rejoindre la capitale le 13 août. Suivent les autres à quelques jours d'intervalle. Ce régiment ainsi constitué de douze compagnies, soit 3000 hommes, est placé sous le commandement du capitaine de vaisseau Joseph Delage. Par dépêches ministérielles des 16 et 25 août, le ministère de la guerre

ordonne la création d'un second régiment. Brest fournit quatre compagnies, Cherbourg une, Lorient trois. Rochefort forme un troisième bataillon. Du 27 au 30 août, les différents détachements arrivent à Paris rejoins le 2 septembre par deux compagnies du troisième bataillon. Ce deuxième régiment commandé par le capitaine de vaisseau Georges Varney est affecté à la police de la banlieue. Il est complété le 30 août par un détachement de deux cents fusiliers marins brevetés, venus des compagnies de formation de Toulon. Ils sont commandés par des officiers de la mousqueterie, des marins d'élite, et intègrent les différentes unités du régiment.



Les cadres des deux régiments sont des officiers et officiers-mariniers pourvus ou non du brevet de fusilier, mais surtout des réservistes dont beaucoup ont quitté le service depuis de longues années déjà, n'ayant guère appris du métier de soldat que le maniement des armes. Si les régiments participent au service de police de Paris, leur entraînement ne s'arrête pas et probablement jamais puisque la formation militaire des marins est activement poussée. « *Pour mes hommes, écrit le lieutenant de vaisseau Jean Pinguet, capitaine de la 6^e compagnie, je*

n'ai pas trouvé mieux, pour leur donner de l'assurance et de la cohésion, que la méthode Hébert¹. Un tir de quelques balles, un peu de rang serré, des théories, et ce fut tout ». L'organisation des deux régiments est supervisée par le contre-amiral Ronarc'h, 49 ans, alors le plus jeune officier général de la Marine. Il en prend le commandement à partir du 22 août. Le chef de bataillon d'infanterie Georges Louis, conseiller technique, devient son chef d'état-major.



L'amiral Ronarc'h en 1914 avec une partie de son état-major

¹ Georges Hébert, lieutenant de vaisseau, directeur de l'enseignement physique de la Marine, grand apôtre de la culture physique et directeur technique du collège des athlètes de Reims en avril 1913 -institut d'éducation physique fondé en 1912, avec l'appui du marquis Melchior de Polignac-. Hébert est blessé en Belgique le 19 octobre 1914.

Les marins embrigadés

Une dépêche ministérielle du 28 août, compte tenu de la gravité de la situation, prescrit que les deux régiments de marins affectés à la place de Paris deviennent des régiments de marche : la brigade des fusiliers marins est née ; elle coopérera à la défense de la région Nord. Chaque régiment commandé par un capitaine de vaisseau est constitué de trois bataillons formé chacun de quatre compagnies de 250 hommes. Un bataillon est commandé par un capitaine de frégate secondé par un lieutenant de vaisseau, adjudant major ; une compagnie par un lieutenant de vaisseau ; une section par un enseigne de vaisseau de première classe, un officier des équipages ou bien un premier maître. Le régiment possède deux sections de mitrailleuses commandées par un enseigne de première classe et un officier des équipages. Enfin, il existe deux ambulances dirigées chacune par un médecin principal. L'effectif total comprend 170 officiers, et 6415 officiers mariniers et marins dont la plupart sont réservistes. Les fusiliers véritables n'entrent dans ce total que pour 1450 gradés ou matelots.

« Fais pour le mieux avec ce que tu as »

Dans ses mémoires, Ronarc'h écrit : *« Nos camarades de l'armée comprendront mieux que personne les difficultés de notre situation, avec la perspective d'être engagés contre des troupes solides dont le moral est surchauffé par la certitude de la victoire. Enfin, nous ne pouvons faire l'impossible, et je reste fidèle à ma devise immuable : Fais pour le mieux avec ce que tu as »*. Ronarc'h sait que les marins sont capables de faire beaucoup avec peu, l'histoire a démontré cela et on ne peut s'empêcher de penser à ce qu'à écrit Napoléon I^{er} sur les marins de sa garde impériale : *« Ils ont été de bons marins, puisqu'ils ont été les meilleurs des soldats. Et ils ont tout fait : soldats, artilleurs, sapeurs, tout »* ! Mais Ronarc'h se démène afin que ses hommes soient correctement équipés. Ainsi, durant le mois de septembre, la mise en ordre de la brigade s'intensifie. Les efforts se portent sur l'équipement et l'habillement. Petit-Dutaillis se souvient : *« Capotes bleues de biffins, dans lesquelles les marins se trouvent une drôle de touche mais qui leur seront très utiles ; des brodequins à clous, qu'ils enlèveront pour éviter les ampoules ; leurs bérets qu'ils*

garderont jusqu'à la fin et qui leur vaudront de la part des Allemands, le sobriquet de demoiselles au pompon rouge ; quelques pansements et des munitions pour quelques jours ». Les marins sont équipés du fusil *Lebel* à baïonnette qui peut tirer douze coups à la minute. Mais les efforts sont aussi axés sur la constitution des trains des équipages. Les magasins militaires parisiens fournissent le nécessaire pour compléter l'équipement initial, très insuffisant, en raison du manque de ressources locales dans les ports ayant procuré les détachements.

DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE PARIS (1^{ER} SEPTEMBRE – 7 OCTOBRE)

Sur le pied de guerre

Le 2 septembre, la brigade quitte ses cantonnements parisiens. Elle est incorporée dans le corps d'armée du général Armand Mercier-Milon affecté à la défense du camp retranché de Paris. Les fusiliers sont organisés en force de campagne et s'établissent en dehors de Paris. De nombreuses missions leur sont confiées : soutien des forces d'infanterie, occupation des villes de la région parisienne pour y maintenir l'ordre et assurer une présence militaire, construction d'un pont flottant sur l'Oise. Le 12 septembre, Ronarc'h reçoit du commandant en chef, le général Joseph Joffre, l'annonce de la victoire sur les Allemands : la bataille de la Marne est gagnée. Dans les jours qui suivent, le régiment Varney est engagé dans une opération destinée à « *purger* » les forêts de Chantilly et d'Ermenonville des derniers Allemands qui s'y trouvent depuis leur retraite.

Le baptême du feu

Le 18 septembre, Pinguet se rend à Creil en train blindé pour une mission spéciale : s'assurer de la manière dont fonctionne le service de garde de la ligne de chemin de fer Pontoise-Creil -et au delà- et prendre toutes les mesures nécessaires en vue de protéger les réparations des voies dans la région du Nord. Il doit aussi « *promener* » ses 250 hommes dans la région non encore occupée par les troupes françaises pour y produire de l'effet moral, c'est-à-dire refroidir l'ardeur des patrouilles allemandes, redonner de la confiance aux populations, permettre aux travailleurs militaires -génie et chemin

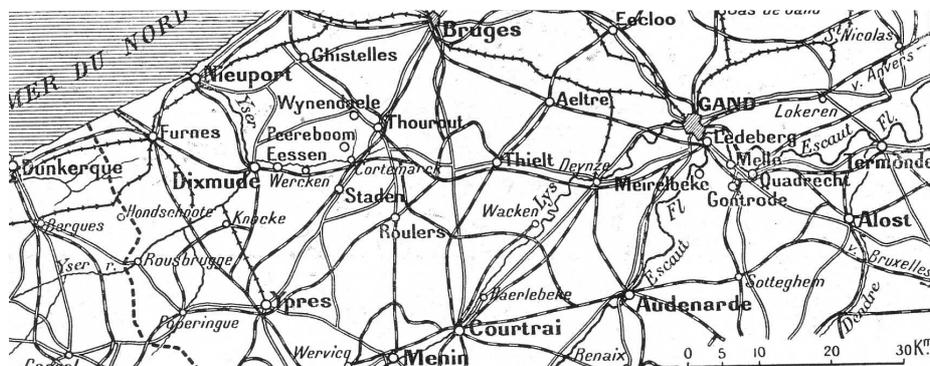
de fer de campagne- de faire leur métier en toute tranquillité d'esprit. « *Pour des marins, écrit Pinguet, il n'est pas de mission qui convienne mieux : audace, initiative, esprit de décision* ». Le lendemain, au Nord de Montdidier, les hommes de Pinguet ouvrent le feu sur une patrouille de uhlans, « *dix casques à pointe* ». Le 20 septembre, le capitaine de frégate Léon de Kerros se met en liaison avec Pinguet et lui demande de se diriger sur Roye avec le train pour exercer la surveillance de la ligne. Au cours de cette reconnaissance, à la Boissière, la compagnie Pinguet a un engagement cette fois avec une forte colonne de cavalerie soutenue par une puissante artillerie ; les fusiliers la mettent en fuite et lui infligent de grosses pertes. Mais le tir de l'artillerie allemande dont la mise en batterie est remarquablement rapide, oblige le train touché par une quarantaine d'obus, à battre en retraite. La compagnie compte trois tués et huit blessés dont trois gravement. Toutefois, son moral reste excellent. Les hommes ne retiennent qu'une chose : la débandade éperdue des cavaliers. La réputation des Allemands leur paraît surfaite. Jean Laot, né à Landéda, 23 ans, François Guéganton, natif du même village, 16 ans, tous deux matelot de 3^e classe sans spécialité, et Jean-Marie Paranthoen, né à Pleubian, 25 ans, matelot de 2^e classe gabier breveté, sont les trois premiers morts de la brigade, les premiers marins tombés au champ d'honneur.

LA CAMPAGNE DE BELGIQUE (7 OCTOBRE – 10 NOVEMBRE)

Premiers succès

Le 7 octobre, la brigade quitte Paris à bord de sept trains. Les fusiliers sont prêts ; ils ont bon moral et sont en très bonne forme physique ; la cohésion est excellente parce que les conditions matérielles sont réunies et que l'encadrement est à la hauteur de la tâche ; par ailleurs Ronarc'h est un formidable meneur d'hommes. La brigade intègre le détachement d'armée de Belgique sous les ordres du général français Victor d'Urbal. Le 8, les marins arrivent à Gand. Ronarc'h, qui bénéficie du soutien des Belges doit arrêter l'ennemi en avant de la ville au moins jusqu'à ce que leur armée ait pris de l'avance vers l'Ouest. Les fusiliers creusent leurs premières tranchées. Dans la nuit du 8 au 9, les

Allemands attaquent le front Gontrode-Quadrecht défendu par le régiment Varney. Leurs offensives se poursuivent jusqu'au 10. Mais grâce à la résistance devant Gand, l'armée belge peut se retirer sans être véritablement inquiétée. Cependant les effectifs de l'ennemi augmentent sur les deux rives de l'Escaut. La décision est alors prise de décrocher dans la soirée. Ainsi, le 11 octobre, la brigade se met en route pour Aeltre. Après une marche de nuit de 35 kilomètres dans le froid et le brouillard, elle y arrive le 12 à 4 heures du matin, très fatiguée ; effectifs et matériels sont au complet. Et dès midi il faut partir pour Thielt. Après une nouvelle marche de 20 kilomètres, la brigade entre dans la ville à 16 heures « *ayant fourni depuis moins de 24 heures, une marche de 55 kilomètres sans traînard, et autre perte qu'une voiture à munitions embourbée, brisée et abandonnée. Mais la brigade est exténuée, et je me rends compte que la situation serait désastreuse si Thielt, bourré de troupes, était attaqué pendant la nuit qui d'ailleurs reste calme* » écrit l'amiral. Le lendemain, direction Thourout. Mais la position est trop dangereuse. Entre trois et quatre heures du matin, sous la menace d'une attaque, la brigade part précipitamment sur Dixmude.



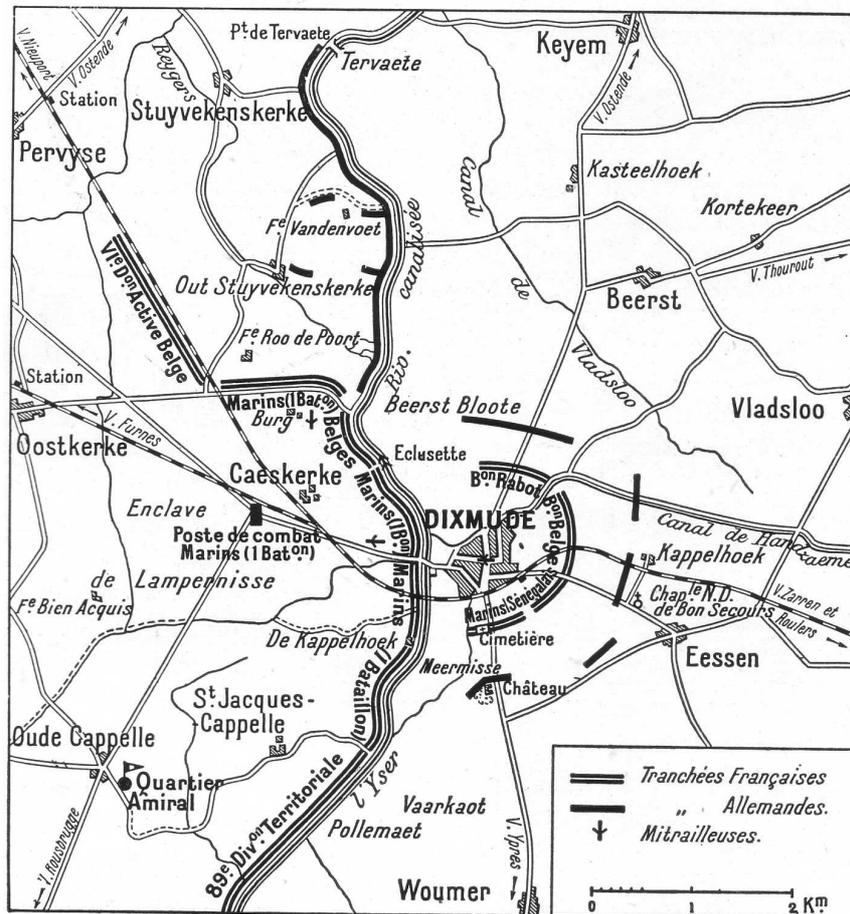
Région où ont opéré les fusiliers marins

Résister à Dixmude

Ronarc'h atteint Dixmude le 15 octobre à 9 heures ; il relève le lieutenant-général Michel commandant la 4^e division belge qui s'y trouve. Dans la soirée du 16, le général Foch adresse à l'amiral une instruction lui fixant sa tâche à Dixmude : « *Dans les circonstances où*

nous sommes, la tactique que vous avez à pratiquer ne comporte pas d'idée de manœuvre, mais simplement et au plus haut point, l'idée de résister là où vous êtes. Dans ce but, il y a lieu de préparer sans aucune réserve la mise en œuvre, dans une situation abritée, et de bonnes conditions, de tous vos moyens. Quant à la conduite à tenir, elle consiste pour vous à arrêter net l'ennemi, par la puissance de vos feux en particulier. C'est dire qu'elle est facile à tenir avec les effectifs et les moyens dont vous disposez, qu'elle vous permet d'occuper une grande étendue de terrain et que vous ne devez songer à évacuer la position que sur un ordre formel de vos supérieurs ou à la suite de l'enlèvement de toute la position par l'ennemi. Inutile de dire que je compte entièrement sur votre dévouement pour remplir cette mission ». Dixmude devient donc tête de pont.

Ronarc'h a déjà commencé l'organisation de la défense de la position : installation de barrages, mise en place de zones de repli successives, étude du terrain pour la défense de jour et de nuit, disposition, à l'abri des regards indiscrets, des mitrailleuses. Des escouades -quinze hommes- sont placées en réserve, aux tranchées de seconde ligne, généralement à hauteur des mitrailleuses. En ville, des barricades sont construites avec les pavés des rues. Les fusiliers travaillent avec des outils pris dans les maisons désertes. Mais le plus pressé a été de creuser à 500 mètres en avant de la ville, un demi-cercle de retranchements dont les deux extrémités s'appuient sur l'Yser. Pour la première fois, les fusiliers marins creusent des boyaux d'accès aux tranchées ; celles-ci s'apparentent à de petits abris de tir, tout simples, sans toit ni traverse. Par ailleurs, Ronarc'h peut compter sur une brigade d'élite belge de 5000 hommes commandés par le général René Meyser et sur une compagnie du génie ; celle-ci, avec les fusiliers du capitaine de frégate Georges Marcotte de Sainte-Marie, met en état la défense aux abords de Dixmude.



Positions franco-belges et allemandes le 10 novembre 1914

Le temps des affrontements : vaincre ou mourir

Dans la nuit du 15 au 16 octobre, l'ennemi attaque sur le front Est. C'est le baptême des marmites -obus de gros calibre-, probablement du 155. Impressionnant et à l'effet démoralisant. « *Un seul blessé, écrit Pinguet, Mourguillard, le cuisinier, traversé de gauche à droite, à hauteur de la taille, par un shrapnell ou un éclat. Le petit Basque reste affalé jusqu'au moment où on l'emporte. C'est le premier blessé de Dixmude* ». Mais la brigade brise ce premier assaut des divisions allemandes. Dans la nuit du 16 au 17, nouvelle attaque menée par des forces d'infanterie et d'artillerie de campagne venant d'Essen. Pour la

première fois, le battement rythmé des mitrailleuses allemandes éclate aux oreilles des fusiliers. Les hommes tremblent. Les officiers ne sont pas assez nombreux. Très peu sont préparés à leur nouveau rôle. C'est le sentiment partagé des capitaines de compagnie. Des témoignages précieux nous sont parvenus sur la vie au front, en particulier ceux de Pinguet et du quartier-maître Luc Platt. Souffrances physiques et morales sont atroces. En toutes circonstances, une des qualités d'un chef est de savoir préserver le moral de ses hommes. *« Le moral de mes hommes baisse d'heure en heure. Depuis longtemps, je les vois à leur manège : avec une extrême lenteur, ils tournent la tête de mon côté, et, du coin de l'œil, sans en avoir l'air, leur regard se fixe sur moi longuement. Ils cherchent à lire dans mes yeux, dans mes gestes. Quant ils sont trop à me regarder ainsi, comme des chiens battus qu'on mène à l'assommoir, je chante quelque refrain du bataillon, un de ceux qu'ils connaissent tous. L'effet est immédiat : ils oublient la canonnade, et, sur la ligne, cinq ou six chansons s'enlèvent, déclenchant les rires partout. C'est le facteur moral qui donne »*. Ce témoignage de Pinguet vaut certainement pour l'ensemble des capitaines de compagnie de la brigade qui, confrontés à toutes sortes de difficultés, sont parvenus à les surmonter au prix de quelques tours de force parfois.

A partir du 20 octobre, les attaques allemandes commencent pour ne plus s'arrêter. En même temps, débute le bombardement de calibres 77, 105, 130, 150, et 210. Le front Est est investi par les Allemands d'une manière continue et de près. *« Je ne puis relater les attaques, consigne l'amiral, qui furent très nombreuses, et se reproduisirent jusqu'à onze fois dans une seule nuit. Toutes furent énergiquement repoussées, et il en fut ainsi jusqu'au 10 novembre. Le bombardement fut incessant, de jour et de nuit, et s'acharna sur la malheureuse ville dont l'accès devint très dangereux, et où nous fîmes des pertes considérables, surtout quand les Allemands employèrent le calibre de 420 »*. Le 24 octobre, Ronarc'h reçoit l'ordre de d'Urbal de tenir à tout prix la position. *« Il est de la plus haute importance que l'occupation de la ligne du canal de l'Yser par les armées alliées soit maintenue coûte que coûte. Il y va de notre honneur d'aider les Belges, dans cette tâche, jusqu'à l'extrême limite de nos moyens. En conséquence, le passage de*

Dixmude devra être tenu par vous, tant qu'il restera un fusilier marin vivant, quoiqu'il puisse arriver à votre droite ou à votre gauche et quoi que fassent les troupes belges qui opèrent avec nous. Si vous êtes trop pressé, vous vous enterrerez dans des tranchées. Si vous êtes tourné, vous ferez des tranchées du côté tourné. La seule hypothèse, qui ne puisse être envisagée, c'est la retraite ». Comme l'a écrit l'amiral « *C'est net et clair.* »

Mais le 25 octobre, la situation s'aggrave. Sur l'Yser, les Allemands franchissent la rivière en plusieurs points. A Dixmude, les fusiliers marins résistent difficilement alors que la ville est quasiment encerclée. Ronarc'h écrit à d'Urbal et l'informe de la situation. Il réclame le concours d'un bataillon du 94^e régiment d'infanterie territoriale. La question est soumise au général Antoine de Mitry qui répond par la négative. Refus motivé par l'envoi, sous peu, de 1200 tirailleurs sénégalais qui en effet arrivent le lendemain. Dans la nuit du 27, Ronarc'h fait refaire et améliorer les tranchées et réorganise la disposition des troupes. La défense est dirigée par le capitaine de frégate Henri Pugliesi-Conti placé sur la rive gauche dans des tranchées à proximité du pont. Les rives de l'Yser et le crochet défensif face au Nord sont tenus par onze compagnies. Le lendemain, un bombardement violent reprend sur Dixmude et sur la totalité de la zone à l'Ouest de l'Yser. L'artillerie de la brigade est impuissante. Les tranchées sont complètement détruites et les morts considérables. La ville est en état de ruines. A la nuit, une attaque d'infanterie allemande est lancée contre les tranchées du cimetière ; elle est rapidement repoussée par ses défenseurs.

La dernière semaine d'octobre, un évènement majeur remonte le moral de Ronarc'h et de ses fusiliers : l'inondation déclenchée par le quartier général belge de toute la zone comprise entre l'Yser et le chemin de fer de Nieuport-Dixmude, c'est à dire la rive gauche. Le 28 octobre, les écluses sont ouvertes. Par le Nord, par Nieuport, l'inondation commence à envahir le bassin qui lui a été préparé. Les Allemands, voyant l'eau envahir leurs tranchées, ne comprennent pas immédiatement ce qui leur arrive. Ils pompent, ils disposent des clayonnages destinés à leur tenir les pieds au sec, puis attendent, toujours prêts à se battre. Le 30, ils repartent à l'assaut, et, dans une

furieuse attaque, stimulés probablement alors par le sentiment du nouveau danger qui les menace, ils percent le front belge à Ramscapelle ; il leur faut à tout prix échapper à la noyade. Echec des Allemands qui battent en retraite.

Dix novembre 1914 : l'enfer et l'agonie de Dixmude

Le 1^{er} novembre, la brigade reçoit un renfort important d'officiers, de gradés et de marins. Le fusilier Platt, 20 ans, en fait partie : *« La nuit tombe lorsque nous arrivons à Dixmude. En attendant que l'on trouve des tranchées pour nous, nous regardons les maisons flamber aux quatre coins de l'horizon. Des batteries de 75 frappent des coups secs qui nous font sauter. Nous ne savons où nous sommes, si le front est loin ou près, si les pièces qui tonnent sont des pièces amies ou ennemies. Nous nous endormons enfin, malgré l'effrayant vacarme qui gronde toute la nuit au-dessus de nos têtes »*. Platt évoque dans sa correspondance les longs moments passés dans les tranchées quand il ne se bat pas : *« Sur une nuit de douze heures, chacun de nous monte six heures de garde : deux fois trois heures ! Il fait, la nuit, un froid terrible, et il faut rester trois heures sans bouger ni dormir. Je vous assure que c'est là le plus pénible du métier : on a beau mettre les pieds dans le sac à viande avec deux paires de chaussettes, on est transformé en glaçon »*. Dans la matinée du mardi 10 novembre, les Allemands bombardent Dixmude dont la défense est assurée par le capitaine de frégate Bernard Mauros. Sont ciblés les fronts Est et Sud plus durement que d'ordinaire, notamment le cimetière qui devient vite intenable. *« A 11h30, le bombardement des tranchées redouble. C'est l'attaque brusquée »* lit-on dans le journal de marche de la brigade. Platt, dans son journal, écrit : *« Il tombe des marmites, en enfilade et droit sur les tranchées de la 10^e compagnie. Chose plus inquiétante encore, nos canons ne répondent pas. Et pendant ce temps, les gros obus allemands tombent sur les dernières ruines de Dixmude avec un bruit de tonnerre. »*

A treize heures, Ronarc'h est averti de l'entrée de l'ennemi dans Dixmude. Il se rend sans perdre un instant près du pont où il apprend que le front Est a été forcé en plusieurs endroits par une attaque très rapide ; les forces ennemies sont très importantes. Deux tranchées

belges sont occupées du premier coup dans la partie Sud-Est du front. Ronarc'h y rencontre, en effet, dans Dixmude, ses occupants qui fuient sans arme. La prise de ces tranchées permet aux Allemands de prendre à revers les tranchées voisines occupées par des Sénégalais qui sont presque tous tués ou capturés. Le front Est percé, les Allemands progressent rapidement et prennent à revers les tranchées du Nord. En même temps, ils s'installent dans des maisons de la ville avec une rapidité surprenante, et dirigent de là un feu extrêmement meurtrier. L'amiral lance dans Dixmude toutes les troupes qu'il peut saisir, mais au bout d'une heure, il est convaincu de l'impossibilité de reprendre le front Est avec des troupes exténuées et dont le moral vient de subir un rude coup.

Du côté Nord, la section du troisième bataillon est attaquée de flanc et de revers. Le capitaine de frégate Eugène Rabot et beaucoup de ses hommes sont tués ; le reste de la section est faite prisonnière avec le lieutenant de vaisseau Ernest Serieyx, blessé. Les Allemands ordonnent à Serieyx « d'inviter » les tranchées de l'Yser à se rendre. Mais une contre-attaque lancée par le commandant Delage et exécutée par le lieutenant de vaisseau Joseph d'Albiat fait fuir les Allemands. Serieyx en profite pour traverser l'Yser à la nage avec quelques fusiliers. Immédiatement, il rend compte de la situation à l'amiral. Le reste du bataillon, en place dans les tranchées de la route de Beerst, est attaqué de front, de flanc, et à revers. Le lieutenant de vaisseau Charles Cantener prend le commandement. Il se maintient jusqu'à la nuit, puis rallie par les fossés plein d'eau, sous le feu de l'ennemi, les ponts de Dixmude. L'officier peut ainsi ramener à la brigade 450 hommes épuisés et presque tous dépourvus d'armement et d'équipement. Les autres fusiliers qui ont tenu la partie Nord de la ville jusqu'à la limite du possible, réussissent, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Jean Béra, au prix d'énormes efforts, à rejoindre leurs lignes à bout de forces. *« Les hommes marchent dans la nuit nous dit l'enseigne de vaisseau Victor Poisson ; l'excitation et l'énerverment du combat ne les soutiennent plus, et ils sont trempés jusqu'à la moelle, mais dans l'abrutissement de la fatigue il y a la joie de se sentir sauvés. »*

Dans Dixmude même, le commandant Mauros ordonne la retraite à un moment où la situation est intenable ; l'évacuation est rendue dangereuse par la fusillade que les Allemands dirigent des fenêtres des maisons en ruine. Les actes d'héroïsme relevés sont nombreux. Vers seize heures, Dixmude est presque perdue ; la ville ne contient plus que morts et blessés. L'amiral décide de l'abandonner et de mettre tout en œuvre pour arrêter les progrès de l'ennemi sur l'Yser. Ainsi, vers dix-sept heures, il ordonne de faire sauter le pont-route, le pont de chemin de fer, d'incendier la minoterie qui servait d'observatoire d'artillerie, et de tenir à tout prix sur la rive gauche de l'Yser. En même temps, il ordonne à l'artillerie lourde, à tous les canons et obusiers de bombarder la ville pour en rendre l'occupation intenable, ville qui, pour les conquérants, devient vite un véritable enfer. L'élan de l'ennemi est alors brisé. Mais l'enfer a d'abord été celui des fusiliers marins. *« La décision de bombarder Dixmude, note Ronarc'h, était des plus pénibles, parce que la ville contenait certainement beaucoup de blessés alliés, mais elle était nécessaire pour le maintien du front de l'Yser, à une heure où le moral de nos troupes pouvait être fortement ébranlé. »*

Cette journée du dix novembre est très dure. A elle seule, elle coûte plus de 2000 hommes à la brigade, tués, blessés ou disparus. Des combats de Dixmude, ne reviennent que 501 Sénégalais, 200 Belges, 500 marins et quelques officiers. Dixmude est pris mais l'Yser n'est pas franchi et c'est l'essentiel. *« Mais, raconte le lieutenant de vaisseau Maurice Marchand, les Allemands n'ont pas pu franchir l'Yser. Ils ont seulement acquis le droit de se promener dans les rues de Dixmude où notre artillerie commence à leur mener la vie dure, et dans le cimetière où les tombes retournées et les cercueils éventrés laissent les morts anciens étendus côte à côte avec les nouveaux. Et ils l'ont payé cher. Des milliers des leurs sont restés sur le carreau. Tenons bon. Aujourd'hui, 10 novembre, jour où ils ont pris Dixmude, les Boches se sont usés plus que nous et ils seront écœurés avant nous. »*

Désormais, la position qui interdit à l'ennemi l'envahissement de ce qui reste au roi des Belges de son royaume, l'envahissement de la France par Dunkerque, c'est désormais la rive gauche de l'Yser. Les marins n'ont fait que sauter sur cette rive. Ronarc'h se démène avec

énergie pour lutter contre les mitrailleuses que les Allemands installent aux alentours de Dixmude qui n'est plus que ruines.

Au soir du 10 novembre, les renforts arrivent : 14 compagnies belges, deux groupes de canons de 75 mm et deux groupes d'obusiers français. Ronarc'h accentue le bain que prennent les Allemands en faisant sauter une écluse de la rive droite de l'Yser ; c'est le quartier-maître Auguste Le Bellé qui effectue cette mission à proximité des tranchées ennemies. Il recevra la médaille militaire. *« Je compris, note Ronarc'h fin 1914, combien la possession de Dixmude eût été avantageuse pour l'ennemi s'il avait pu la réaliser plus tôt. Je ne suis nullement sûr que nous eussions pu conserver l'Yser, ce qui était le but principal, tandis que nous y sommes encore, sur ce front qui n'a pas changé depuis. »*

*

* *

Dixmude était bien un lieu stratégique de premier plan ; l'état-major français avait vu juste en demandant à l'amiral Ronarc'h de s'y accrocher « *coûte que coûte* ». Mais Ronarc'h ne pouvait conserver indéfiniment sa position, surtout parce qu'il ne possédait ni une supériorité d'artillerie ni d'effectifs permettant de relever souvent les unités engagées. A l'issue de cette campagne de Belgique, les pertes s'élèvent à environ 47% de l'effectif initial. Les combats ont été terribles. Parmi les tués, 23 officiers, 37 officiers mariniers, 450 quartiers-maîtres et marins. Cinquante deux officiers, 108 officiers mariniers, 1775 quartiers-maîtres et marins sont blessés. Prisonniers ou disparus s'élèvent à 11 chez les officiers, 20 chez les officiers mariniers, et 667 chez les quartiers-maîtres et marins. Par ailleurs, 492 malades sont évacués. Les Belges ont perdu le quart de leur effectif. Les Sénégalais presque 60%. Dixmude a coûté 8000 hommes à l'armée allemande.



Groupe de fusiliers marins survivants de Dixmude

Dans les jours qui suivent la perte de Dixmude les compagnies des bataillons sont reformées à trois sections au lieu de quatre. L'habillement et l'équipement sont dans un état lamentable, les armes ont un besoin urgent d'entretien. L'encadrement en officiers et en gradés étant très insuffisant, la cohésion de la brigade s'en trouve très diminuée. Le 15 novembre, Ronarc'h est informé que sa brigade et les Sénégalais qui lui restent seront relevés le lendemain dans la soirée par la 89^e division territoriale. Le 16, en fin d'après-midi, la brigade quitte l'Yser pour rejoindre Dunkerque puis Calais où les fusiliers marins blessés reçoivent des soins.

LES FUSILIERS MARINS : L'ESPRIT DE RÉSISTANCE

Le contre-amiral Ronarc'h a permis à l'armée belge d'échapper à l'encerclement et à l'armée française de contenir les tentatives d'enfoncement du front avant de le consolider jusqu'en 1918. A Dixmude, sa brigade s'est sacrifiée pour stopper la conquête des

Allemands en Flandre et ainsi les empêcher de s'emparer de Dunkerque et Calais. Avec 5000 Belges, 1200 Sénégalais et trois bataillons de chasseurs à pied, ses hommes ont fait face aux 40000 Allemands de Wurtemberg. Dans la vase gluante, dans le brouillard, dans les prairies inondées de l'Yser, les fusiliers marins se sont incrustés. Ces hommes, nous dit Dutailis, « *ont toujours manqué d'un peu de tout, aussi bien de voitures d'ambulance que de pinard et d'artillerie* ». Et pourtant ils s'affirmeront les égaux des soldats de la Marne ; ils se battront farouchement et tiendront la tête de pont de Dixmude pendant vingt cinq jours. « *Nous sommes restés dans la tradition de la brigade, fidèles à tenir : c'est ordinairement tout ce qu'on demande aux marins, et ils savent le faire* » écrit Poisson.

Durant cette courte mais terrible campagne défensive, les fusiliers marins ont tenu mais au prix de grandes souffrances. Au front, les maux dont ils ont souffert sont multiples. Dans sa thèse de doctorat, Gabriel-Jules Baixe, médecin de 3^e classe à la brigade au sein de l'ambulance numéro un, a fourni un témoignage exceptionnel sur les diverses pathologies et blessures endurées et subies par les marins : gelures des pieds, fièvres, dysenterie, maladies vénériennes, parasites, affections dentaires et cutanées, bronchites, conjonctivites, infections, fractures, amputations.

La bataille de Dixmude marque l'arrêt des ambitions allemandes. Un coup sérieux est porté à la puissance militaire de l'Allemagne ; son prestige est atteint, ses effectifs réduits par de lourdes pertes, ses approvisionnements entamés. Dixmude est un des tournants majeurs dans l'histoire de la Première Guerre mondiale ; c'est un combat primordial, puisque la formidable défense de l'Yser que l'ennemi n'a pu franchir vient compléter en quelque sorte les résultats de la bataille de la Marne en fermant aux Allemands le dernier passage encore ouvert de la défense française. Dans l'Histoire française et belge, Dixmude demeure le symbole de la résistance contre l'esprit de conquête.

Après Dixmude, la brigade des fusiliers marins rejoint, à une douzaine de kilomètres plus au Sud, la région de Steenstraat, sur le canal qui relie la ville d'Ypres à l'Yser. Les marins y passent d'effroyables semaines de batailles et de souffrances. Après la pluie, la neige. Et

toujours la boue. Noël 1914 se déroule dans une misère encore jamais connue. Ronarc'h et ses hommes partent ensuite vers le Nord et la mer. C'est à Saint-Georges et Nieuport, tout auprès des dunes, qu'à nouveau ils se battent et meurent. Les fusiliers marins écrivent une nouvelle page de l'Histoire de la Marine française.

LV (R) Pascal Boisson

Docteur en histoire

Centre de Recherches Historiques de l'Ouest

LE DRAPEAU DES FUSILIERS MARINS

Fait remarquable, la brigade ne possède pas d'emblème qui, dans un régiment, symbolise la cohésion des hommes. Mais l'action des fusiliers à Dixmude a un large retentissement en France, surtout dans les ports. « *Le drapeau que nos fusiliers marins n'ont pas encore* » titre d'un article de Pierre Loti -alias Louis, Marie, Julien, Viaud, capitaine de vaisseau,- publié dans *L'Illustration* du 12 décembre 1914, se fait le relai de l'opinion publique qui demande à la Marine de doter les héros de Dixmude d'un drapeau. En conclusion, Loti écrit « *Mon Dieu, qu'on leur donne, à nos fusiliers marins, leur drapeau ! Et même, avant de le leur donner, on pourrait bien, il me semble, y attacher la croix !* ». Le 1^{er} janvier 1915, Jean-Victor Augagneur, ministre de la Marine, signe l'arrêté officialisant l'attribution d'un drapeau : « *Il est institué, pour les formations de marins à terre, un drapeau portant l'inscription Régiment de Marins. Pendant les hostilités, l'une des formations de marins à terre, que le ministre désigne suivant les circonstances, est chargé de la garde du drapeau. En temps de paix, cet emblème est confié à l'Ecole des Apprentis Fusiliers de Lorient* ». C'est ainsi que la ville de Lorient obtient le privilège de commander le drapeau à la maison *Arthus-Bertrand* puis de l'apporter à Paris ; une délégation du conseil municipal emmenée par le maire Pierre-Louis Esvelin est chargée de cette mission. Le drapeau est brodé d'ancres d'or à ses angles et porte sur une de ses faces la noble devise des marins *Honneur et Patrie*, et sur l'autre, *République Française Régiment de marins*.



Le 11 janvier, à Saint-Pol-sur-Mer près de Dunkerque, la brigade de marins, massée sur un terrain vague, est passée en revue par Raymond Poincaré, président de la République, accompagné du ministre de la Marine. Ronarc'h écrit : « *Le président me remet solennellement le drapeau des fusiliers marins, dont je confie la garde au deuxième régiment. Aussitôt après, la brigade défile en bon ordre, et je suis très satisfait que la cérémonie n'ait comporté aucun accroc.* » Le 19 novembre 1915, la brigade est dissoute. La Marine la réclame pour armer de nombreux petits bâtiments qu'il est temps d'opposer

aux sous-marins allemands dont les ravages deviennent très inquiétants. Mais, écrit Ronarc'h, « *Il reste cependant la question de sentiment, c'est à dire celle du drapeau qu'il serait vraiment très douloureux de ramener à Lorient en pleine guerre* ». Ainsi, pour maintenir la tradition des marins, le ministre décide finalement de laisser à Nieuport un bataillon complet, avec le drapeau, une compagnie de pontonniers et huit sections de mitrailleuses, soit environ 1300 hommes.

LV (R) Pascal Boisson

PIERRE, ALEXIS, MARIE, ANTOINE, RONARC'H (1865-1940)

Pierre Ronarc'h est né à Quimper le 22 février 1865. Son père, Pierre Marie, docteur en droit, est avocat ; sa mère, Amélie Marie-Antoinette Guyot, sans profession. A 15 ans, il intègre l'Ecole navale. D'août 1882 à septembre 1883, il embarque sur les navires *Héroïne*, *Trident*, *Amiral Duperré*, *Duguay-Trouin*. Aspirant de 1^e classe le 2 octobre 1883, il sert sur le croiseur la *Vénus* qui évolue dans la division navale du Levant. En mai 1885, il navigue sur le *Provençal*. Il est promu enseigne de vaisseau le 5 octobre 1885. Au 1^{er} janvier 1886, il est affecté sur l'avis *Labourdonnais* de la division navale de la mer des Indes. Le 7 janvier 1886, il s'illustre à terre, au combat de Zilimajou -Grande Comore- lors de la campagne de Madagascar de 1885. En 1887, son navire évolue en Atlantique Sud et Ronarc'h participe aux opérations du Dahomey ; avec la compagnie de débarquement, il occupe Grand-Popo. Au cours de ces sept premières années de Marine, Ronarc'h a combattu à terre. En décembre 1887, il embarque sur le navire de transport *Isère* et en mai 1888, participe au sauvetage d'un navire commercial en difficulté à proximité des côtes quiberonnaises. De mars à mai 1890, on le trouve à nouveau sur l'*Amiral Duperré* puis sur le *Lalande*. Lieutenant de vaisseau le 5 octobre 1890, il sert sur l'avis *Castor*, puis embarque en qualité d'officier canonnière sur le cuirassé garde-côtes *Caïman*, en Méditerranée. De retour à Rochefort où il avait déjà passé un peu plus de deux ans, on le trouve sur la batterie flottante *Embuscade*, puis commande, à 30 ans, la canonnière *Scorpion* alors en période d'essais, et le torpilleur 159, de l'Ecole de pilotage. En 1898, il est breveté de

l'Ecole supérieure de la Marine, classé troisième de sa promotion. Sa carrière prend le large.

Dans un premier temps sur le cuirassé *Vauban*, et en mai 1899, sur le croiseur *d'Entrecasteaux*, navire amiral de la division navale d'Extrême-Orient commandée par le contre-amiral Charles Courrejolles, dont Ronarc'h devient l'aide de camp. Il participe aux opérations du Tonkin en occupant la station navale chinoise de Kwang-Tchéou-Wan et au siège de Tien-Tsin. Il est ensuite adjoint du capitaine de vaisseau Louis de Marolles à la tête des marins français qui viennent, avec une force internationale, au secours de l'amiral Edouard Seymour.

A son retour en France, Ronarc'h navigue en Méditerranée à bord du croiseur *Latouche-Tréville* comme officier de manœuvre et ensuite second. En 1902, il accède au grade de capitaine de frégate. Après un passage à la préfecture maritime de Brest, le voici second du croiseur *Duguay-Trouin*, bateau de l'Ecole d'application des aspirants. En août 1904, il revient à Rochefort et préside la commission d'essai des torpilleurs. De 1906 à 1907, il commande en Méditerranée le contre-torpilleur *Mousqueton*. Major de la Marine à Rochefort depuis octobre 1907, il est promu capitaine de vaisseau le 12 octobre 1908. En 1910, on lui confie le commandement supérieur des torpilleurs et sous-marins de la défense fixe de Brest. Le cuirassé garde-côtes *Furieux* est placé sous son commandement. A bord du contre-torpilleur *Bouclier*, d'avril 1912 à mai 1914, il commande la division des flottilles de l'armée navale en Méditerranée. Avant la guerre, il met au point un appareil de dragage de mines qui permettra de lutter avec succès contre ces engins destructeurs.

Contre-amiral en juin 1914, il reçoit en août le commandement de la brigade des fusiliers marins. Ses expériences de combats à terre et de coopération internationale en Chine ne sont probablement pas étrangères à cette nomination par le ministère de la Guerre. Vice-amiral en novembre 1915, il est membre du conseil supérieur de la Marine. En 1916, nommé commandant des forces navales dans la zone des armées du Nord, il mène des missions avec la Marine anglaise. Cette coopération permet de maîtriser la mer dans le secteur du Pas-de-Calais. En 1919, Ronarc'h est chef d'état-major général de la

Marine. L'année suivante, il quitte le service actif. En 1925, la ville de Dixmude le fait citoyen d'honneur. Il était titulaire de nombreuses décorations dont celle de Grand Croix de la légion d'honneur -24 janvier 1919-. Il décède à 75 ans, le 1^{er} avril 1940, à Paris, à l'hôpital d'instruction des armées du Val-de-Grâce. Sa tombe se trouve au cimetière des Invalides à Paris.

En 1921, l'éditeur Payot publie le livre de Ronarc'h *Souvenirs de la Guerre*. « *J'ai écrit ce livre parce que j'avais le devoir de l'écrire, nous dit Pierre Ronarc'h, pour ne pas laisser tomber dans l'oubli mes camarades de tous grades de la première année de guerre, depuis les officiers supérieurs jusqu'aux simples marins et soldats. A eux tous, vivants, mutilés ou morts, je dédie ces souvenirs de 1914-1915, en leur offrant l'hommage de ma reconnaissance profonde pour le dévouement qu'ils m'ont toujours prodigué, trop souvent au prix de leur sang ou de leur vie* ». L'amiral fut témoin et acteur, mais il raconte les faits dans le style le plus simple, le plus convaincant, en homme qui connaît trop la guerre pour vouloir ajouter à ce qui est déjà bien assez dramatique. Ronarc'h est vrai parce que l'homme en lui est pondéré, réfléchi, doué de sens critique. Il montre dans tout son livre, une aversion pour les récits romanesques, l'épopée, la légende. C'est l'anti Charles Le Goffic. Les souvenirs de l'amiral prouvent que s'il avait peut-être l'esprit poilu par don de nature, les jours de Dixmude l'ont renforcé ; il n'existe aucun autre officier de son grade dont les paroles sur la guerre soient aussi conformes aux paroles des poilus, du soldat de deuxième classe au capitaine.

LV (R) Pascal Boisson

LES RECITS DE L'ACTION DES FUSILIERS MARINS A DIXMUDE

En 1915, le poète et écrivain breton Charles Le Goffic publie *Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*. Les Français découvrent alors leurs faits d'armes en Belgique. Ce livre rencontre immédiatement le succès surtout dans les villes portuaires dont sont originaires les marins ; il reçoit un prix littéraire, le *Lasserre*. La revue *Etudes*, très influente, dans son numéro d'avril 1915, écrit : « *Quant à*

l'ouvrage de M. Le Goffic, Dixmude restera l'un des livres du bord où plus tard nos matelots s'encourageront à se montrer dignes des exploits passés ». Mais elle nuance son propos et pose les bonnes questions : « *N'est-il pas trop tôt pour écrire cette histoire ? Le récit est-il pur et authentique* » ? Ces questions fondamentales ont reçu des réponses de ceux qui ont combattu à Dixmude. Notamment de l'amiral Ronarc'h en 1921, mais aussi du lieutenant de vaisseau Jean Pinguet dans son livre paru en 1918. Tous deux réprouvent le récit de Le Goffic en avançant deux arguments implacables. D'une part, la vérité historique est la propriété de ceux qui l'ont subie, qui l'ont vécue. D'autre part, les légendes forgées par les imaginations de l'arrière sont dangereuses. Laissons ici la parole au préfacier de Pinguet, son compagnon d'armes à Dixmude, le lieutenant de vaisseau Louis de Blois qui écrit sous le pseudonyme de Avesnes : « *Le nom de Dixmude resplendit désormais dans une auréole de légende. La littérature s'en est emparée. Un barde authentique s'en chargea le premier. Guidé par une connaissance approfondie de son art, monsieur Charles Le Goffic a créé la légende de Dixmude. Les légendes ressemblent à ces oiseaux de haut vol qui ont la vie dure, vont partout, et que leur coup d'aile emporte très loin, très longtemps. Mais cette légende que monsieur Charles Le Goffic a créée, quoi qu'il ait pu faire, quoi qu'il fasse, il ne l'a pas vécue. Et voilà pourquoi si, pour la foule, son livre incarne Dixmude, il ne suffira jamais complètement à un groupe de lecteurs plus curieux de vérité militaire ou tout simplement de vérité humaine.* »

Très peu de récits authentiques ont été publiés sur Dixmude. On en compte six : *De Dixmude à Nieuport, journal de campagne d'un officier de fusiliers marins*, de l'enseigne de vaisseau Claude Prieur de son vrai nom Victor Poisson (1916) ; *Un parisien sur l'Yser, le fusilier marin Luc Platt* (1917), précieux témoignage, précieux document psychologique ; *L'ambulance n° 1 de la Brigade des fusiliers marins et son fonctionnement* (1917) du médecin Gabriel Baixe, un document exceptionnel ; *Trois étapes de la brigade des fusiliers marins : la Marne, Gand, Dixmude* du lieutenant de vaisseau Jean Pinguet (1918), « *Le lieutenant de vaisseau Jean Pinguet a écrit un des trois ou quatre plus beaux livres de la guerre et de beaucoup le meilleur de tous ceux*

que nous devons à des officiers de carrière ; il présente un récit d'une sincérité effrayante pour les amateurs de légendes » a écrit l'ancien combattant et critique littéraire Jean-Norton Cru. C'est pourtant un court récit, mais sincère, exact, sobre, profondément humain, et qui raconte une période bien précise. On est bien loin de la littérature de guerre tonitruante aux anecdotes étincelantes. Jean Pinguet, c'est la vérité de la guerre. En 1921, paraissent les *Souvenirs de la guerre* de Ronarc'h, témoignage de très grande valeur puisque issu des travaux d'un état-major et rédigé sous le feu. Enfin, Paul Petit-Dutaillis, médecin à l'ambulance n° 1, écrit ses *Notes historiques* en 1938.

LV (R) Pascal Boisson



Aquarelle de Paul Thiriat, *Bataille des Flandres – L'héroïsme des fusiliers marins français*, dans *Le Panorama de la Guerre*, 40^e fascicule, Librairie Jules Tallandier, Paris, 1915.

DIXMUDE
L'action des fusiliers marins en Flandre
(16 octobre - 10 novembre 1914)

Le 5 août 1914, le contre-amiral Ronarc'h est chargé de renforcer la police et maintenir l'ordre dans Paris. Dans ce but, il forme une brigade de 6585 hommes dont un quart sont des fusiliers marins brevetés. Cette brigade est intégrée dans le camp retranché de Paris. Puis le 7 octobre, elle est envoyée à Gand au secours de l'armée belge en pleine retraite depuis Anvers.

Après leur baptême du feu à Melle, les fusiliers se replient à marche forcée jusqu'à Dixmude, tête de pont d'une ligne de résistance qui s'appuie sur le petit fleuve Yser depuis Nieupoort. Le 16 octobre, ils brisent le premier assaut des divisions allemandes lancées dans la *course à la mer*.

Artilleurs et carabiniers belges, fusiliers marins, chasseurs et artilleurs français, tirailleurs sénégalais d'un côté, réservistes et jeunesse universitaire allemande du corps de Falkenhayn de l'autre, déchaînent la puissance exterminatrice des armes automatiques et de l'artillerie qui ne laissent aucune chance aux troupes à découvert.

Le 24 octobre, Ronarc'h reçoit l'ordre de tenir coûte que coûte, « tant qu'il restera un fusilier marin vivant ». Il permet à l'armée belge d'échapper à l'encerclement, et à l'armée française de résister aux tentatives d'enfoncement du front avant de le consolider jusqu'à la fin de la guerre. Sa résistance acharnée, marquée par la ténacité et l'héroïsme de ses hommes, n'est submergée que le 10 novembre.

La bataille de Dixmude marque l'arrêt définitif de l'invasion allemande. Les fusiliers marins placés sous le commandement de l'amiral Ronarc'h ont pu « tenir » au prix de grandes souffrances. C'est cette page d'Histoire de leurs faits d'armes, le tableau de cette courte mais terrible campagne défensive qui sont relatés dans ce livre.

Exposés dans leur réalité, les faits de la bataille de Dixmude permettent d'étudier cette période tragique si importante dans l'histoire de la Première Guerre mondiale. Primordiale, puisque la formidable défense de l'Yser vient compléter en quelque sorte les résultats de la bataille de la Marne en fermant aux Allemands le dernier passage encore ouvert de la défense française.

Pascal Boisson, docteur en histoire contemporaine, membre du centre de recherches historiques de l'Ouest -CERHIO- est réserviste de la Marine nationale.